



Triangles rouges à Auschwitz. Le convoi politique du 6 juillet 1942.

Claudine Cardon-
Hamet, Editions "Autrement".
Collection Mémoires.
Mars 2005

25 janvier 2006. Une nouvelle *Bibliothèque de l'éducation*, émission littéraire animée par Philippe Meirieu et diffusée sur *Lyon Première* (90.2), radio du Grand Lyon, est enregistrée dans la médiathèque du centre IUFM de Villeurbanne. Ce jour-là, Philippe Meirieu reçoit Claudine Cardon-Hamet, professeur agrégé et docteur en histoire. Elle est l'auteur de *Triangles rouges à Auschwitz. Le convoi politique du 6 juillet 1942*. Fernand Devaux l'accompagne. Cet ancien résistant faisait partie de ce convoi.

Le livre de Claudine Cardon-Hamet relate un évènement exceptionnel : il s'agit de l'histoire de l'un des trois seuls convois de la déportation de répression qui, partant du camp de détention allemande de Compiègne, ont été dirigés vers Auschwitz.

On connaît maintenant le rôle central joué par le camp d'Auschwitz-Birkenau dans l'extermination des juifs d'Europe. On savait moins, avant la thèse de doctorat soutenue par Claudine Cardon-Hamet, qu'en 1942, près de mille communistes et syndicalistes français ont péri là-bas.

Le livre expose les origines de cette déportation singulière et relate la dramatique aventure de ces hommes, choisis un à un par les autorités allemandes selon le critère de leur appartenance politique et de leurs activités sous l'Occupation, mais qui n'auraient pu être déportés sans la collaboration active du régime de Pétain.

Le *convoi des 45000*¹, comme ils furent appelés par la suite, était composé de 1170 déportés : 90% d'entre eux étaient des communistes et des syndicalistes de la CGT, résistants et militants antifascistes. A leurs côtés, se trouvaient une dizaine d'autres résistants et cinquante juifs arrêtés comme tels ou en raison de leurs activités communistes. 119 survécurent, en mai 1945, et purent rentrer en France.

Comme le font ses compagnons, Fernand Devaux est venu apporter son témoignage et répondre aux questions des jeunes sur ce dramatique épisode de la Seconde Guerre mondiale. Témoigner c'est aussi accomplir un devoir de mémoire, tenir la promesse faite à ses camarades qui lui disaient avant de mourir. « *Si vous rentrez, dites ce que vous avez vu* », afin que soient connus de tous les crimes commis par le régime hitlérien » (page 173).



¹ Les hommes de ce convoi, à leur arrivée au camp principal d'Auschwitz, ont été enregistrés entre les numéros 45157 et 46326. Ils sont devenus des « 45000 ».

Un convoi préparé de longue date

C'est un convoi d'otages communistes et juifs constitué en représailles des débuts de la résistance armée en France et dans le cadre de la lutte contre le « judéo-bolchévisme ». Cette résistance démarre en août 1941, par des coups de feu tirés par des jeunes communistes, contre des officiers et des soldats allemands. Hitler exige l'exécution de 50 à 100 otages communistes après chaque attentat. Puis, il ordonne, le 9 avril 1942, tout en maintenant les fusillades massives, la déportation de 500 communistes et Juifs pour chaque nouvel attentat.

6 juillet 1942 : Fernand Devaux fait partie de ce convoi, il a 20 ans

« En fait, je suis arrêté depuis le 6 septembre 1940 ; j'avais 18 ans. Je distribuais avec des camarades des tracts qui dénonçaient le régime de Pétain, le pillage économique de la France et les arrestations dont les communistes étaient les victimes. Interné à la prison de La Santé puis dans le camp d'Aincourt, ouvert par les autorités françaises, je pars ensuite pour le camp de Rouillé, en septembre 1941, et suis transféré à Compiègne, en mai 1942. ». Au moment du départ de Compiègne, les déportés n'ont aucune idée de leur destination. Ils pensent partir travailler en Allemagne. Ils ne connaissaient pas l'existence d'Auschwitz.

« ...Compiègne, le 6 juillet 1942, au lever du jour : au camp de détention allemand de Royallieu, 1175 prisonniers sont rassemblés sur la place d'appel.../...À 6 heures, ils franchissent la porte du camp. Ils parcourent, harcelés par les ordres des soldats qui les encadrent le fusil à la main, les quatre kilomètres qui les séparent de la gare de Compiègne » page 11

L'arrivée au camp principal d'Auschwitz : la découverte de la barbarie

Auschwitz fut à la fois un camp de concentration et un camp d'extermination. En 1942, est installé, un centre de mise à mort, au fond de son camp annexe de Birkenau, dans lequel fonctionnent deux chambres à gaz et où ont été creusées des fosses pour faire disparaître les cadavres. Les quatre grands bâtiments (*Krematorium*) combinant chambre à gaz et fours crématoires entreront en service en 1943. Le premier contact des « 45000 » avec l'horreur d'Auschwitz, se fait dès la descente du train. « Nous sommes reçus par des chiens et des coups de matraques », précise Fernand Devaux. « Nous devons laisser là tous nos objets personnels et intimes. C'est ensuite l'entrée dans le camp, sous le porche nous lisons l'inscription gravée « *Arbeit macht Frei*² » puis nous passons devant un orchestre qui joue des airs connus. Nous découvrons aussi des gens amaigris, dans un costume de bagnard ».



« Le train s'immobilise enfin. Il est un peu plus de midi. Des SS prennent place devant chaque wagon, mitrailleuse au poing. D'autres, le fusil en bandoulière, tiennent un chien en laisse. Des bagnards en tenue rayée, au brassard jaune ou rouge, sont à leurs côtés .../... Les SS et leurs aides font descendre les déportés à coups de crosses et de matraques, au milieu des cris et des aboiements de chiens. C'est une panique irrépressible. » page 17

² « Le travaille libère »

Le lendemain de l'arrivée du convoi, le 9 juillet 42, les déportés sont réveillés à 3 heures 30. Fernand Devaux et ses camarades sont conduits au camp de Birkenau ; « Il y fait très chaud. C'est marécageux. On y rencontre des gens faméliques. Une odeur indéfinissable hante ces lieux... »



« ...après trois quarts d'heures de marche, les « 45000 » découvrent la camp de Birkenau... Au milieu des marais, un air malsain. Les hommes que nous apercevions ne sont plus rien d'autre que des bêtes... Ce camp, sur une terre de détresse et dans un air envahi d'une odeur nauséabonde (...J...) était comme le présage d'une impossible survie. »
page 109

Les « rescapés du hasard »

Les conditions de captivité sont terribles. « Nous sommes considérés à l'arrivée comme un convoi « NN »³ ; nous n'aurons pas le droit de recevoir des colis ou des lettres avant juillet 1943». À l'intérieur du camp, la mortalité est la plus élevée de tous les camps de concentration. 20% des détenus mouraient chaque mois ; 25% dans le dernier trimestre de 1942. Certains, jugés « inaptes au travail » pour une simple cheville enflée ou un abcès au doigt, sont envoyés à la chambre à gaz. Dans ces conditions de détention, il faut ne pas céder à la loi de la jungle. La dégradation se fait à travers la faim, le travail épuisant, les incessantes humiliations que doivent subir les prisonniers « Il y a, chez les nazis, une volonté de traiter les détenus comme des *soushommes*. On les sort de l'humanité, dira Claudine Cardon-Hamet. Dans l'idéologie nazie, il existe des *surhommes*. Ceux-ci prennent conscience de leur supériorité face à ces *soushommes*. L'humiliation est volontaire ». La loi de la jungle, instaurée par le régime concentrationnaire doit supprimer les acquis de la civilisation, le droit, les règles de base, le respect de soi et des autres. Il est destiné à jeter les individus dans une bataille perpétuelle pour la vie à tout prix ! Mais il y a ceux qui résistent, une minorité qui décide de ne pas céder à cette régression. Ce qui est important à Auschwitz, précise-t-elle, c'est justement qu'il y a des résistants dans le camp lui-même. Et ces résistants sauvent des vies et, par leur comportement, en quelque sorte sauvent l'humanité.

Être résistant au sein même des camps de la mort

Fernand Devaux poursuit : « La résistance à Auschwitz c'est d'abord essayer de survivre, solidairement, sans perdre sa dignité. C'est essayer de faire que le plus grand nombre possible de nos camarades s'en sortent et puissent rentrer en France ». Les déportés ont tenté de reconstituer les groupes clandestins et bien organisés qui existaient à Compiègne. Mais ce fut impossible à réaliser dans les premiers mois, à cause de la trop forte mortalité et de leur éparpillement dans les différents blocks et kommandos du camp central et de Birkenau. Ils ne sont parvenus à mettre sur pied une organisation stable que six mois après leur arrivée. Ces groupes auront alors des contacts avec des résistants Autrichiens, Allemands et Polonais.

³ « *Nacht und Nebel* » (nuit et brouillards). Cela signifiait que la trace de ces déportés devait disparaître. Cela ne voulait pas dire que le prisonnier devait être liquidé au camp, mais qu'il fallait empêcher la communication de ce prisonnier avec l'extérieur. (page 55)



« La décision des « 45000 » de résister à l'entreprise de destruction morale et physique qui les menaçait prenait aussi sa source dans les pratiques de lutte qu'ils avaient mises en œuvre, durant leur vie de militants et pendant leur internement en France. Habités à se battre pour se défendre et défendre les autres, ils continuaient à le faire jusqu'au bout. » page 172

Reconstruire, soixante ans après, en témoignant auprès des élèves

Plus qu'une simple leçon d'Histoire, il s'agit, aussi, d'une leçon d'instruction civique et plus encore d'une réflexion fondamentale sur l'humanité. Cette découverte du mal trouble beaucoup d'élèves. Mais, d'un autre côté, la rencontre avec des déportés résistants, porteurs d'espoirs, de sens, de valeurs positives permet de faire comprendre que l'on peut construire et se reconstruire. Les témoignages font découvrir aux élèves des situations, des choses qu'ils n'imaginaient pas. Mais ce qui importe, c'est de faire comprendre le comportement des résistants, la manière dont ils ont lutté pour survivre tout en gardant leur dignité, c'est de rendre perceptible leur courage et leur sens de la solidarité, et non pas de s'attarder sur l'horreur.

Éduquer après Auschwitz : un appel à la vigilance

« Ces rencontres sont aussi un appel à la vigilance, tient à préciser Claudine Cardon-Hamet. Il convient de faire attention à ce qui est en train de se développer. Non seulement le néonazisme, mais tout ce qui porte atteinte à la dignité humaine, dans le domaine social, qu'il s'agisse des licenciements ou de la manière dont sont traités les gens dans certains jeux vidéo ».

Résister au sens large du terme : l'ultime message de Claudine Cardon-Hamet et de Fernand Devaux

« C'est intéressant à rappeler. Chaque fois que Lucie Aubrac va dans des classes, elle adresse ce message aux adolescents qui l'invitent : « Résister, c'est toujours d'actualité ! ». C'est cela qui est important », conclut Claudine Cardon-Hamet. « Il faut continuer à résister pour défendre les valeurs démocratiques ». Fernand Devaux la rejoint pleinement : « Résister, c'est la vie. Il ne faut pas trop obéir. Prenez tous les dignitaires nazis qui se sont tous retranchés en disant qu'ils n'étaient pas coupables, qu'ils avaient simplement obéi. Cela montre où l'obéissance aveugle peut conduire les hommes. Il faut avoir une autre attitude, une attitude de citoyen. Ne pas avoir peur de contester. Ne pas avoir peur de s'exprimer. Être toujours prêt à combattre, à lutter pour plus de liberté et de démocratie ».

Transcription de Dominique Sénore